

DES MOTS POUR FEMININ

J O

A
N
N

E

J

O
U

R

N

É
E

*

*

*

En suivant Daria qui s'adresse à la rivière,
j'ai encore pensé que dire ou écrire certains mots
plutôt que d'autres comptait énormément :
ce choix est déjà un positionnement dans le monde.

Si le choix est bon,
peut-être que
les mots se répercuteront chez leurs destinataires ;
peut-être même
qu'ils les feront bouger intérieurement.

Nastassja Martin, *À l'Est des Rêves*

B I

E

N

V

E

N

U

E



Ce tout petit livre est le résultat d'une année d'apprentissages, de lectures passionnées et de réflexions solitaires et collectives. Ces dix mots sont ceux que j'ai choisis pour raconter mon vagabondage et mes rencontres avec des lieux et des personnes qui osent inventer et expérimenter d'autres façons de vivre dans un monde abîmé.

Je crois profondément qu'écrire ouvre des brèches et que l'on doit être plusieurs et ensemble pour creuser ces sillons. Les autrices et auteurs que je cite ont nourri ma pensée et captivé mon esprit : j'ai choisi des extraits de leurs paroles, parmi celles qui ont le plus compté.

Le point commun de ces mots est la puissance transformatrice qu'ils entraînent et qui les traverse : partout, il est question de transitions et de créer du désir.

Il y a du monde dans ces pages.

J'aimerais que ces mots nous soulagent et nous lient.





Je fais parfois référence au DU ou DUESCO pour parler du Diplôme Universitaire Espaces Communs. Il s'agit d'une formation continue qui offre un apprentissage sur la création et la gestion d'espaces communs par le faire, en collectif et souvent en immersion dans des lieux (qu'on appelle communément « tiers-lieux »).

Mais les espaces communs, c'est quoi ?

Techniquement, le prix Nobel d'économie Elinor Ostrom les définit par trois éléments indissociables : une ressource (un lieu, un fleuve..), une communauté (locale, identitaire, d'intérêt) et un ensemble de règles en perpétuel mouvement, par lequel la communauté s'organise pour préserver cette ressource.

Je parle plus volontiers d'espaces communs que de tiers-lieux car c'est une notion encore préservée, qui ne fait pas l'objet d'autant de récupération. Et elle permet de voir au-delà des murs, de parler de paysages, de milieux naturels et d'espaces de réflexion et de recherche.

Un ami m'a demandé un jour ce que m'apportait ce DU et j'ai répondu sans réfléchir : des ami·e·s. Le lendemain, il m'offrait le livre d'Alice Raybaud, *Nos puissantes amitiés*, qui a comme sous-titre *Des liens politiques, des lieux de résistance*. J'ai tellement aimé cette lecture que je n'ai parlé que de ça pendant des semaines. L'autrice y montre que l'amitié porte une dimension libératrice puissante, qu'elle peut être une force de dissidence et d'émancipation. Plus tard, je lirai dans *Joie militante* que « liberté (*freedom*) et ami (*friend*) partagent la même racine indo-européenne, qui renvoie à l'idée d'une puissance commune qui croit. Être libre et être lié, c'est une seule et même chose. » Et aussi que « l'amitié et la résistance sont liées : quand nous sommes soutenu·e·s, nous avons plus de volonté de nous affronter à ce qui menace de détruire nos mondes. »

J'ai souvent entendu parler du phénomène « bande de potes » dans les espaces communs, qui indique que l'amitié est le préalable de nombreux projets (comme la création de la coopérative Plateau urbain) et de lieux, ou la condition de leur ancrage et de leur pérennisation, parfois leur point de rupture. Les idées émergent d'autant plus que les relations

sont fortes, ancrées dans la confiance et le soin, la capacité à s'écouter et à se soutenir mutuellement. Pour Carla Bergman et Nick Montgomery, « s'organiser par affinité, cela veut dire que l'on recherche et que l'on alimente des relations basées sur le partage des valeurs, d'engagements, et de passions. » La transformation (ici au sens de mouvement des idées, de transitions sociales) a lieu dans et par les relations. Aussi, je me suis demandée si dans l'autre sens, les communs étaient des espaces privilégiés pour le développement des amitiés, puisque j'en ai fait l'expérience avec le DUESCO et la communauté apprenante : on entre souvent par choix dans ces espaces où l'on rencontre très vite des personnes avec qui on partage des valeurs mais aussi des sensibilités, des aspirations, des craintes, un savoir-être. Les lieux et les communautés des communs permettent et même revendiquent le droit à l'hybridité, à l'exploration et à la métamorphose : avec ces mots-clés omniprésents dans notre vocabulaire, on fait le plus souvent référence aux compétences, aux usages, aux pratiques qui s'y développent mais peut-être pas assez au fait que les personnes qui s'y rencontrent portent en elles et dans leurs façons d'être et de faire, cette hybridité et cette volonté de se construire en dehors des sentiers battus, de privilégier les bifurcations aux routes toutes tracées, les expérimentations et une certaine flexibilité dans leurs déambulations. Notre côté un peu centaure (Gabrielle Halpern) nous lie et nous rassemble, quand on ne se sent pas à notre place dans les espaces traditionnels, où l'hybridité est très peu valorisée.

Cette morphologie commune et la convivialité caractéristique des collectifs, sont très favorables à la naissance d'amitiés. En leur redonnant une place centrale, on reconnaît leur puissance transformatrice et celle d'alimenter la joie dans nos lieux, nos actions et nos luttes.

J

O

I

E

Joie militante est dans mon top 5 des livres « doudous », de ceux qui donnent envie de sauter à pieds joints, avec élan, dans un mouvement, un collectif...

Je l'ai lu à l'automne 2024, juste après mon séjour au tiers-lieu paysan La Martinière, dans la Loire, où j'ai rencontré Corinne Morel Darleux, qui présentait son dernier ouvrage *Alors nous irons trouver la beauté ailleurs* et parlait de son envie de réhabiliter la joie dans les luttes. Dans les milieux militants et ailleurs, on réalise de plus en plus l'importance de la joie, on en parle, car on se rend bien compte de son potentiel d'émancipation. Arnaud Idelon présente la fête contemporaine comme « berceau de la joie », dans son essai *Boum Boum. Politiques du dancefloor*. Partout où est la joie, il y a une sensation de puissance et de vie intensifiée, de nouveaux horizons désirables, un bouillonnement créatif et libérateur, une capacité à s'ouvrir aux autres et à déborder du cadre. Carla Bergman et Nick Montgomery la définissent justement comme un processus qui nous rend plus capables : c'est l'idée de Spinoza, pour qui la joie « n'est absolument pas une émotion mais un accroissement de notre capacité à affecter et être affecté-e-s. En tant que telle, elle est liée

à la créativité et à l'aptitude à accueillir l'incertitude. » Elle a à voir avec « une capacité à faire de nouvelles rencontres, une disposition pour de nouveaux affects et de nouvelles idées, tout en désirant différemment, tout en questionnant la reproduction des choses telles qu'elles sont. »

Tout à coup, la joie paraît indissociable d'une transformation sociale dans un monde abîmé (Marielle Macé) et aux lendemains très incertains : ce serait même une de ses conditions, ce qui donne de la puissance au collectif dans nos futurs alternatifs.

S'il y a donc bien un apprentissage qui mérite d'être essaimé au-delà du mouvement des communs, dans tous les groupes auxquels on appartient, c'est que la joie peut développer nos capacités collectives de faire et des façons d'être ensemble. Sans elle, on patauge et on risque la panne. Celle du désir ? Pour l'activiste écologique Mathilde Caillard, alias MC danse pour le climat, « si on n'arrive pas à réenchanter un peu les luttes, à réenchanter le monde qu'on veut voir advenir, à créer du désir, à créer de l'envie, on est cuit-e-s. »

Ça sonne comme une alerte, pour prendre en compte la dimension stratégique de la joie et ne pas la sous-estimer : pour que les transitions aient lieu, elles doivent être joyeuses.

C
A B
 A
 N E
 S

E T

 J A R
 D
 I N
 S

J'écris cette partie seule dans une cabane en bois au milieu de la forêt cévenole. J'ai imaginé un scénario au pied de la lettre juste pour le plaisir, parce que les cabanes qui m'ont été inspirées ces derniers mois par Marielle Macé sont très loin d'être des lieux fermés et solitaires. Par « cabanes », elle désigne des espaces souvent immatériels et mouvants : « des huttes de phrases, de papier, de pensée, d'amitié, des nouvelles façons de se représenter l'espace, le temps, l'action, les liens, les pratiques. »

Elle y associe toujours un verbe d'action, dans une joie quant à elle très matérielle : « faire des cabanes » c'est « bâtir, ramasser, cultiver, cuisiner, reprendre, fabriquer, jardiner, changer de rythme, assembler, tresser, tracer, dessiner, relever, élever, creuser, prendre l'air, parler, citer, raconter des histoires, inventer des histoires. » Chez elle, pas de cabane sans collectif : il ne s'agit pas juste de faire, mais de faire à plusieurs, de nous *nou-er*, de créer un sujet collectif « plutôt qu'une collection de sujets », et de parier sur ce « nous » et sa force. En nous encourageant par exemple à penser et à écrire ensemble, pour imaginer d'autres réels habitables, elle inspire des expériences collectives qu'on

peut appliquer à nos lieux. S'ils sont des cabanes (quand Coco Velten a fermé à Marseille, on a d'ailleurs dit « Au revoir la cabane ») et qu'on laisse filer la métaphore, on peut aussi les imaginer comme des maisonnées, ces espaces collectifs, hybrides et coopératifs où, pour Geneviève Pruvost, se cumulent « les compétences techniques et relationnelles pour couvrir collectivement des domaines d'activité et d'interaction très divers. »

Si nos cabanes ont l'air de refuges, pour Marielle Macé c'est bien parce qu'on fait des cabanes « pour prendre soin de ce qui mérite que l'on y tienne. » On les conçoit et on les entretient comme on cultive un jardin, on ménage plutôt qu'on aménage. Pour Gilles Clément, le mot « jardin » est un territoire mental d'espérance, comme la cabane de Marielle Macé, quand elle parle de « jardiner les possibles (...) prendre soin de ce qui se tente, partir de ce qui est, en faire cas, le soutenir, l'élargir, le laisser partir, le laisser rêver. »

Agir, penser, bâtir comme on jardine, c'est se laisser la possibilité d'observer et d'imaginer toujours davantage, de tenter des façons de faire à plusieurs et de faire de la place à d'autres (initiatives, projets, personnes, espèces...). C'est le jardin mandala de Françoise Chabré au tiers-lieu paysan La Martinière, dans la Loire : un bel exemple de lieu vivant, harmonieux, hybride et d'entre-subsistance.

P A R
O L E S

E T

R É C
I

T

S

On n'accorde pas partout la même place au faire et au dire, dans nos pédagogies et nos pratiques. Pendant une session de formation à l'Ex-Asilo Filangieri, un commun urbain napolitain autogéré et militant, j'ai fait l'expérience d'une communauté qui fait circuler la parole librement dans le cadre de grandes assemblées plénières. Beaucoup d'entre nous, les Français-e-s, étaient très peu à l'aise avec ce format, car habitué-e-s à privilégier les petits groupes rythmés par des prises de parole très organisées, une répartition égalitaire et surtout une dynamique collective qui va de la parole à la mise en action. Une approche plutôt non académique, très imprégnée par les méthodes pédagogiques de l'éducation populaire. La confrontation de nos façons de faire, entre Français-e-s et Italien-ne-s, a été le sujet de discussions sans fin, preuve que l'enjeu est important.

Avec le recul, j'ai encore du mal à savoir qui de nous ou des Napolitain-e-s a le mieux compris ce que veut dire Marielle Macé dans *Respire*, quand elle exprime le « désir de penser la parole elle-même comme un milieu partagé et vulnérable, une zone à défendre, et à défendre dans l'exacte mesure où on la cultive et où on s'y retrouve : un commun dont prendre soin. »

Si dans la parole se cache la douceur, si « parler nous ferait respirer, nous donnerait du souffle, du courage et du monde », alors il faut veiller à toujours créer les conditions du mouvement par lequel nos communautés (dans nos lieux, nos friches, nos espaces communs) vont s'organiser pour que l'on puisse (se) parler, expulser nos pensées, prêter attention aux paroles des un-e-s et des autres et rendre l'air de nos milieux respirable.

Il y a un va-et-vient entre le dire et le faire : car si l'on peut toujours repenser le rôle et la place de la parole avant l'action, on parle aussi beaucoup de la place des récits de nos expérimentations, de compléter le faire par le dire, et de l'enjeu de cultiver nos précédents. Pour Benjamin Roux, « ceux-ci ont besoin d'être nourris de récits qui témoignent des désirs et croyances ressentis au cœur des événements. » Il s'agit d'accorder aux récits une puissance encapacitante, puisqu'à travers eux, cette culture des précédents permet « la montée en capacité sur les manières de faire alternative au monde qui nous entoure. » C'est ainsi qu'on crée des contre-narrations aux récits dominants, et que l'on « nourrit des cultures de la fabrication collective » (David Vercauten). Elsa Buet et Arnaud Idelon, coordinateur-rice-s du DUESCO, l'appliquent aux tiers-lieux, qui sont « des lieux d'éducation permanente faisant de la transmission un processus collectif relationnel et collaboratif, permettant de renforcer la capacité d'agir des individus, leur autonomie et leur positionnement dans une société en mouvement. »

Si parler et « conter ce qui compte » (Geneviève Pruvost) porte en soi une puissance performative, émancipatrice et transformatrice, alors prenons soin de nos espaces de parole, construisons nos cabanes de discussions et d'histoires.

Dans le champ lexical du mot « échelle » on trouve tout un vocabulaire répandu dans les communs : taille, mesure, évaluation, mouvement, variable, rythme, cadence, phase... Ce qui m'intéresse, dans mes pérégrinations et ma découverte de lieux et d'ouvrages, c'est la notion d'échelle appliquée au territoire de nos actions, et à la taille de nos projets et de nos communautés. Dans *Quotidien politique*, Geneviève Pruvost positionne l'action dans une logique toponymique pour dire qu'elle n'a de sens que si elle est ancrée dans un lieu ou un milieu précis. Pour elle, « partir de là où on est avec les moyens du bord et les gens du coin, en fédérant des initiatives hétérogènes, c'est aussi un principe éthique : il est préférable de ne pas clore la communauté sur du déjà-là, afin de permettre que la solidarité se crée en situation dans un être-en-commun. » Dans *Joie militante*, Carla Bergman et Nick Montgomery montrent que « l'activation du pouvoir collectif prend des formes différentes dans chaque endroit, parce que chaque endroit est différent. » Ce sont les besoins des gens, leurs désirs et leurs relations qui posent les contours d'un projet ou d'une action. Les référentiels et les méthodes qu'on développe et qui peuvent aider à façonner

les charpentes, montrent aussi que chaque mouvement qui les bousculent a ses variables et sa singularité. On préférera donc parier sur les micro-échelles pour construire nos solidarités et sur nos relations pour construire nos actions. Pour les coordinateur·rice·s du DUESCO, « il n'y a pas de formule magique, seulement des réponses différenciées à des contextes différenciés. »

Cette logique, qui rejoint les pensées biorégionales et écoféministes, est très apparente dans la vallée de Jézéau dans les Hautes-Pyrénées. Le projet du tiers-lieu de montagne La Soulane est désigné sur-mesure pour sa micro-région (ateliers de réparation de toiles de parapente, *fablab* autour de la filière laine, hébergement de saisonniers...) même si la portée des résidences artistiques et artisanales dépassent souvent le territoire. Il a peu de liens et de points communs avec Le Tiers-lieu de Bigorre, par exemple, dans la vallée d'à côté (tant du point de vue de son modèle économique, que de sa gouvernance et de son rapport au territoire).

Un mouvement coordonné et efficace des communs peut-il exister si chaque initiative est unique, non reproductible, ancrée dans son territoire et peu liée aux autres ? Bien sûr, il y a les récits, la transmission de nos expériences, la volonté de quelques un·e·s mais l'impression de cabanes dispersées, voire isolées, surtout en dehors des milieux urbains, existe et persiste. Leur point commun, c'est la volonté de faire à plusieurs, de se réapproprier des moyens d'action et d'occuper le terrain autrement (Marielle Macé). Peut-être que c'est déjà pas mal ou plutôt que l'important est justement d'agir partout et tout le temps, de créer des « archipels de vie expérimentale » (Geneviève Pruvost), de multiplier nos communs et nos luttes pour donner à nos initiatives plus de puissance tout en conservant leurs singularités. Peut-être que c'est ainsi, que les transformations ont lieu.

I N T E R

S T I C E S

Quand on observe les tiers-lieux et la façon dont ils émergent et se conçoivent, on a l'impression de « pleins » qui se mettent dans des creux. Au sens littéral du mot, l'interstice renvoie à l'entre-deux ou à l'entre-plusieurs : c'est un espace assez mince (on dit souvent « s'immiscer » ou « se faufiler » dans les interstices) en comparaison de ce qui les borde, qui peut être considéré comme une « fissure dans la norme et n'être saisi que par les pratiques sociales, imprévues au regard des règles en vigueur, qui s'y déploient » (rapport du colloque international intitulé « Espaces à saisir : Interstices et communs urbains »). En échappant à la norme établie, en ayant pour seules régulations celles qui procèdent de l'usage (comme la piste animale au creux d'une montagne), ces espaces à prendre, insoumis, sont le terrain idéal des communs. Car ils laissent libre cours aux imaginaires, favorisent le cheminement des histoires, permettent aux expérimentations d'exister et à d'autres futurs de se créer. Ils encouragent aussi les rencontres et les relations entre des personnes qui ont en commun une sorte d'hybridité anticonformiste. Pour Antoine Burret « le tiers, en tant qu'entité qui ne se retrouve pas dans ce qui existe déjà, attire naturellement ceux qui sont dans un entre-deux. »

Les tiers-lieux et les espaces qui les entourent (notamment de pensée) sont traversés par des dynamiques informelles qui questionnent les limites et ne cherchent pas à se stabiliser. On peut voir une certaine chorégraphie libre dans ce mouvement, que Corinne Morel Darleux appelle aussi « la tectonique des interstices. » Au lieu de figer nos relations et nos expériences, on parie sur les métamorphoses et les liens possibles, on reste mouvant et ouvert. C'est une façon de rester vigilant à la régénération d'une communauté et d'éviter l'entre-soi avec qui on entretient un lien d'attraction-répulsion.

L'occupation temporaire de bâtiments vides, délaissés, illustre cette logique, comme l'explique Communa ASBL à Bruxelles : on laisse la place à l'émergence, on active des solutions pour un territoire, on expérimente des usages – dans le but d'une transformation à long terme – mais on ne s'installe pas. Exploiter les interstices, discrets ou voyants, c'est donc s'inscrire dans un espace-temps alternatif, où il est possible de faire les choses autrement, en marge des modèles conventionnels, de créer des contre-narrations, des terrains de résistance et des « soulèvements créatifs » (Geneviève Pruvost). Dans ces brèches peuvent aussi circuler des paroles qui ne trouvent pas d'autres endroits et moments où s'exprimer, et des façons de réfléchir à plusieurs qui s'affranchissent des codes habituels.

À la marge, on s'accorde une liberté joyeuse et subversive, on laisse nos idées divaguer, nos paroles trouver leur chemin et nos imaginaires rebondir, pour se mêler les uns aux autres et créer des récits communs.

L U
N

E T
T E
S

Clin d'œil à Elsa, qui demande aux apprenant-e-s du DUESCO de toujours avoir en poche plusieurs sortes de lunettes, au moment des entretiens et des visites d'espaces communs. Ces lunettes, ce sont nos regards, mais plus largement la capacité à situer nos points de vue, à savoir d'où on regarde et sous quel prisme, pour pouvoir étudier une situation sous tous les angles et parfois faire un pas de côté. Ce sont aussi nos lunettes au sens de visions d'expert-e-s sur des sujets tels que la gouvernance, la fabrique de la ville, le design d'espaces, la programmation et les modèles économiques propres aux espaces communs.

Ou encore, des lunettes pour mieux voir : la nécessité d'observer et de comprendre avant d'intervenir est au cœur de la pensée de Gilles Clément et de ses notions de jardins en mouvement ou jardins des possibles. C'est aussi la base de la philosophie de la permanence architecturale développée par La Preuve par 7 : un programme ou mode d'action auprès des habitant-e-s d'un territoire, préalable au chantier, qui a pour fonction de dévoiler et d'activer « les possibles ignorés. »

Dans les communs, certaines manières de faire s'inspirent de démarches empiriques utilisées en anthropologie.

Nicolas Nova fait ce parallèle et le constat de l'importance croissante donnée à l'observation au sein du métier de designer-euse, avec le déploiement des enquêtes de terrain, l'inclusion de publics non experts et la grande variété des formats de restitution. Pour lui, savoir observer est le préalable à la construction de la sensibilité, précisément au moment où elle est en crise. Nastassja Martin parle quant à elle de la joie de regarder et d'être regardé-e (*À l'Est des rêves*).

Ces pratiques ont beaucoup infusé dans les communs : on prend le temps d'observer l'existant, on encourage la participation des bénéficiaires (ateliers et chantiers), on restitue sous des formes créatives, joyeuses et souvent pas très académiques (fanzines, podcasts, recueils photographiques...) On se décale de nos schémas conventionnels, on décentre nos regards pour produire de nouveaux récits, connectés à des territoires et à des contextes en mouvement.

Cette capacité à observer une situation, un espace, des pratiques, des besoins, des spécificités culturelles, se traduit parfois par des petites choses et gestes à forte valeur d'usage. C'est l'exemple de la chaise installée face à la vue sur le terrain de Foresta à Marseille, à laquelle les coordinateur-ice-s de ce projet de Yes We Camp prêtent attention, et qui devient un espace aménagé pour la contemplation et le repos pour touxtes. La question de l'attention est centrale : pour Marielle Macé, « le point de départ est de considérer ce qui est là et d'en partir en y décelant des fils de vie, des fils d'émancipation ou des germes de ce que pourrait être une vie autre, c'est-à-dire d'autres façons de travailler, de bâtir. »

Si avec un peu d'attention, on ouvre l'horizon, les lunettes d'Elsa pourraient bien être cet outil ou accessoire convivial qui nous permet d'appréhender et de façonner le monde autrement, au gré de nos découvertes, de notre imagination et de notre créativité.

A

I

G

L

I

T

É

Qualité première de toute personne qui navigue dans le milieu des communs, l'agilité est reconnue à la fois « dans les capacités à “nous penser” et comme un art du bricolage dans nos manières de faire » (David Vercauten dans *Micropolitiques des groupes*). Elle est un ingrédient central du collectif, car elle permet « d'agencer le groupe au-delà des formes acquises, de le pousser sur le chemin d'une expérimentation qui épouserait conjointement les signes et les forces rencontrées » (ibid.)

L'agilité est gracieuse, elle cache une douceur, une attention au monde. Mais c'est aussi elle qui nous donne la puissance de nager dans les eaux troubles de nos transitions, c'est la condition du mouvement. À l'échelle de nos pensées, elle crée des espaces pour la circulation des idées, pour les récits polyphoniques et la créativité. À l'échelle des tiers-lieux, elle caractérise le travail des designer·euse·s et des programmeur·rice·s, dans l'agencement des espaces, la gestion des usages et des remous du quotidien.

Être agile, c'est accepter de ne pas tout programmer pour laisser des marges et la possibilité de réinventer et renouveler les pratiques. C'est l'art d'observer et de déplacer des

usages, d'accueillir et de laisser la place au changement. Être agile, c'est savoir faire avec les moyens du bord, avec la frugalité, qu'elle soit choisie ou subie.

Et vite.

Car le temps manque toujours, dans un projet de lieu transitoire comme dans nos bifurcations. L'agilité est mise à l'épreuve du temps court, et c'est aussi dans ce contexte qu'elle révèle toute sa puissance : sans elle, on coule.

Si l'agilité est un sport de combat, qui demande souplesse et robustesse, c'est encore plus palpable dans les lieux qui accueillent une forte mixité de personnes, aux horizons et aux origines différents, qui ont fait le choix ou non d'être là. La question du comment faire commun dans ces espaces est d'autant plus pointue que les personnes ne sont pas habituées à se rencontrer et à cohabiter, et n'ont pas les mêmes codes. À l'Hôtel Pasteur à Rennes, l'équipe de la conciergerie réfléchit aujourd'hui à la configuration d'un espace-refuge partagé par les lycéens en pause entre deux cours et les personnes sans-abri. Demain il faudra peut-être tout repenser, c'est ainsi que vit ce lieu, ouvert.

Faire le récit de ces ajustements, conter nos expériences collectives, c'est accorder à l'agilité une reconnaissance qui lui manque, sans doute. En faisant son éloge au-delà du milieu des communs et des transitions, en la valorisant comme une compétence et pas seulement une qualité, on participe à la rendre désirable.

M

O U

V
E

M

E
N

T

Dans les espaces communs et surtout dans les projets transitoires, on parle plus du cheminement et du processus que de la finalité ou de l'objectif. On sait d'où on part, on tient compte du déjà-là et de son histoire, et au lieu de déterminer un point d'arrivée à atteindre coûte que coûte, on se concentre sur le parcours. Dans cet espace-temps, il y a un mouvement permanent, que David Vercauten qualifie de « déambulation dansante » : au lieu d'avancer de manière linéaire, on privilégie les détours, les pas de côté ou chassés, on se déploie dans tous les espaces, on explore toutes les relations. Pour garder du souffle et du rythme, on compte sur « l'assemblage de corps, d'outils, de gestes » (*Joie militante*), et sur les dynamiques collectives qui traversent et transportent les communautés des communs. Ces dynamiques sont irriguées par nos utopies – la volonté de bâtir d'autres futurs désirables, par des outils d'intelligence collective et de gouvernance, par des structures souples, par la joie et la convivialité. Ici il s'agit d'une manière d'être et de faire du groupe, en rupture de modèles traditionnels, qui privilégient de sauter d'un point A à un point B sans souci de l'entre-deux et de la cohésion à l'arrivée.

Dans les espaces communs, hybrides, on chaloupe ensemble.

Le mouvement des corps s'emboîte dans le mouvement du réel. Vagabonder sur les espaces périphériques et dans les interstices des systèmes dominants pour créer des contre-narrations implique de se heurter à des imprévus, aux aléas des situations externes au groupe, qui dépassent parfois ses capacités d'anticipation. Il s'agit donc de maîtriser un véritable art de la marche (David Vercauten), carte en main, de repérer les chemins parcourus, les obstacles et les bifurcations possibles. Le groupe doit s'organiser pour ne pas se perdre en route.

Si l'Hôtel Pasteur à Rennes est considéré comme un lieu très en mouvement, qui s'invente par les usages, c'est grâce aux partis pris forts et à la légèreté d'un système pensé dès la permanence architecturale de La Preuve par 7, avec d'un côté la mutualisation de moyens et les relations de réseaux sur le territoire, et de l'autre l'hospitalité temporaire, l'importance donnée aux espaces libres et l'absence de service marchand au sein du lieu. Pour Sophie Ricard, le principe fondateur de l'Hôtel Pasteur est de partir du « non-programme », ou autrement dit d'une programmation ouverte qui laisse place à l'imprévu. Ainsi a pu commencer l'aventure d'y prendre « comme nulle part ailleurs le vent de l'éventuel », explique L'école du terrain, avec la formule d'André Breton.

E
X

P

É
R

I

M
E
N
T

A T
I

ON

L'espace-temps dans lequel se déploient les espaces communs est un réel terrain de jeu, un espace de liberté qu'on a rarement l'occasion de rencontrer dans nos sphères traditionnelles. De par leur nature en mouvement et les interstices dans lesquels ils se nichent, les espaces communs offrent des possibilités sans pareille : celle de créer, tester, se tromper, ajuster ou recommencer, et parfois ne pas arriver au bout de son projet. À l'échelle du collectif, la liberté d'expérimenter manifeste non seulement une puissance créative mais aussi l'épanouissement des relations. Pour Carla Bergman et Nick Montgomery dans *Joie militante*, « l'expérimentation est alimentée par la volonté de faire des erreurs et de laisser les autres en faire, plutôt que par le fait de s'empêcher d'avoir tort. Elle est fondamentalement liée à la capacité à prendre soin les un·e·s des autres. »

En revendiquant un droit à l'expérimentation, les espaces communs s'approprient une pratique habituellement réservée au monde académique de la recherche. Sauf que dans ces laboratoires alternatifs, les méthodes qu'on utilise, celles de la recherche-action, sont à la portée de tout le monde et à tous les étages : de la cuisine à la rue en passant

par l'atelier, la conciergerie et la salle commune, on mène des actions concrètes et transformatrices, tout en produisant des connaissances sur ces transformations. Quand on expérimente, surtout dans un collectif, soit on s'affranchit des titres, soit tout le monde est chercheur·euse.

Pour Nicolas Le-Strat, si l'expérimentation porte en elle ce caractère subversif c'est parce qu'elle est animée par un désir sans limite, celui « de tester *dans* et *par* des actes ce dans quoi on espère. » Une autre raison tient à sa nature-même : puisqu'elle n'est figée ni dans l'espace, ni dans le temps, et qu'elle est sans cesse réversible, elle « nous permet de porter notre regard au-delà de la réalité présente et d'ouvrir des chemins de traverse, de renverse ou de contre-verse. » Et ainsi, « elle agit bel et bien “contre”, contre les conservatismes et les dominations, mais un contre qui œuvre de l'intérieur des situations, en puisant sa force du côté de ce qui a été collectivement réalisé et de ce qui a déjà fait ses preuves. »

Expérimenter, c'est accepter un défi : assumer une posture incertaine, mettre ses idées à l'épreuve du réel et du doute, repousser ses limites, déployer des questions pour explorer les nouveaux possibles. Et en questionnant, on se donne la force d'avancer et de dégager l'horizon vers de jolis lendemains.

B I

B

L I

O

G R A



P H
I E

*Alternatives, enfin devenir normes ?,
revue Espaces communs,
n°0, 2024*

Carla Bergman et Nick Montgomery,
Joie militante,
traduit par Juliette Rousseau,
Éditions du commun, 2023

Didier Boisseuil, Ulrike Krampl, Marie-Pierre Lefeuvre,
José Serrano,
*Espaces à saisir : interstices et communs urbains.
La ville à l'épreuve de l'interdisciplinarité,*
Peter Lang, 2024

Antoine Burret,
Tiers Lieux et plus si affinités,
Éditions fyp, 2015

Samuel Chabré,
« Qui est MC danse pour le climat, l'activiste qui secoue
le mouvement climat par la culture techno »,
site de *Pioche !* (piochemag.fr), 16 février 2024

Gabrielle Halpern,
Tous centaures !,
Éditions Le Pommier, 2023

Arnaud Idelon,
Boum Boum. Politiques du dancefloor,
Éditions Divergences, 2025

Nicolas Le-Strat,
« Expérimentation »,
in *(Un) abécédaire des friches,*
Sens & Tonka, 2023

Marielle Macé,
Nos cabanes,
Verdier, 2019

Marielle Macé,
Respire,
Verdier, 2023

Nastassja Martin,
À l'Est des Rêves,
Les empêcheurs de tourner en rond, 2022

Corinne Morel Darleux,
Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce,
Libertalia, 2023

Nicolas Nova,
« Les designers-enquêteurs et leur singularité »,
in *Pratiques biorégionales de design,*
Atelier Luma, 2023

Mathieu Potte-Bonneville,
« Gilles Clément, Marielle Macé : le jardin des possibles »,
site du Centre Pompidou, 11 mai 2021

Geneviève Pruvost,
Quotidien politique,
La Découverte, 2024

Alice Raybaud,
Nos puissantes amitiés,
La Découverte, 2024

Sophie Ricard et Édith Hallauer,
« La permanence architecturale »,
site de *L'école du terrain*, octobre 2022

Benjamin Roux,
L'art de conter nos expériences collectives,
Éditions du commun, 2018

David Vercauteren,
Micropolitique des groupes,
Éditions Amsterdam, 2018



Retirés dans nos marges joyeuses
Nous prenons soin de ce monde abîmé
Ménager plutôt qu'aménager de jolies friches où se prélasser
Notre besoin d'entrelacer nos rêves
Notre besoin ne connaît pas de fin

N'ayons plus peur, il n'y a plus rien à perdre n'ayons plus peur, il n'y a plus rien à perdre
Faire des cabanes, construire des cabanes

We are who we are and what we are is who we are
We know what we know and all we know is that we are

N'ayons plus peur

Hyperculute (Simone Aubert et Vincent Bertholet), *Cabanes*



Merci à toute la bande du DUESCO et à ma mère, première lectrice, qui s'intéresse à ce que je pense et fabrique. Merci à Alex et Jeremy de la Fosse aux Loups, pour la cabane dans les Cévennes. Vive les amitiés anciennes et nouvelles, qui me nourrissent chaque jour et ont guidé mon écriture.

Design graphique de Manon Bruet, un immense merci aussi!
Imprimé par Caractère Imprimeur en mars 2025

Images : © Isis pour la chaise sur le terrain de Foresta
© Jodie pour les lunettes par-ci par-là
© La Fosse aux Loups, vue de la cabane

DES MOTS POUR DÉFINIR

A

N
N

E

O
U

R

É
E

N

J

J O

*

*

*